

Les signes d'après le roman de Nathalie Kuperman

Fiche pédagogique réalisée par Nathalie Hamen, professeur de Lettres

I. Synopsis

Blanche a onze ans. Sa vie est rythmée par des rites, des superstitions qui lui permettent de se préserver du mauvais sort : compter jusqu'à neuf pour que le téléphone sonne, ranger son livre sur l'étagère sitôt qu'elle l'a lu, atteindre l'autre côté de la rue avant que le bonhomme vert ne passe au rouge... Les autres enfants se moquent d'elle mais il y a Alex, le fils de la voyante qui, lui peut comprendre ces manies. Et puis, une fois, une seule, Blanche oublie de ne pas marcher sur les lignes du trottoir dallé au pied de l'immeuble. Oublier les signes, c'est grave : le soir même, elle apprend que ses parents vont se séparer. Et dire que pour une fois, une seule, elle a eu un 14 en Français... Mauvais signe. Blanche culpabilise, convaincue que ses parents divorcent parce qu'elle n'a pas respecté les signes. Avec Alex, elle va tenter d'inverser la tendance, de retourner le mauvais sort : poupée vaudou de Laura, la maîtresse du père, scènes de familles rejouées pour les transformer, phrases répétées dix-huit fois à la façon d'une formule magique, les enfants essaient de changer le cours de la vie. Mais la pensée magique a ses limites...

II. Public

A partir de huit ans

III. Pourquoi aller voir *Les signes*

- parce que c'est un spectacle épatant, drôle, sensible, intelligent à partir du roman de littérature jeunesse de Nathalie Kuperman, *Les signes* (édité chez Ecole des Loisirs, collection Neuf)
- parce qu'il traite avec humour et légèreté de nos petites manies superstitieuses, de nos rites et rituels quotidiens mais aussi des émotions, des souffrances et des questions existentielles liées à la séparation des parents, au divorce.
- parce que ce spectacle vivant peut-être aisément analysé (jeux des deux comédiens, mise en scène dynamique, utilisation des lumières, de la vidéo...)
- parce que ce spectacle riche peut nourrir des travaux d'écriture variés, peut provoquer des débats denses sur les thèmes abordés, peut inciter à la lecture du livre de Nathalie Kuperman (livre facile à lire, sympathique et au ton très juste)

IV. Préparation en amont du spectacle

On peut préparer les élèves :

- en leur racontant le « synopsis » du spectacle
- en leur lisant le début du roman de Nathalie Kuperman et en leur expliquant le travail de l'adaptation (du roman au théâtre comme ici, du roman au cinéma comme *Harry Potter*, du théâtre au cinéma comme *Cyrano de Bergerac*...)
- en les faisant écrire ou raconter leurs petites manies, rituels, superstitions du quotidien (qui n'a pas essayé d'éviter de marcher sur les lignes des trottoirs, qui n'a pas bloqué sa respiration jusqu'à ce que le feu change de couleur, qui n'a pas fait 20 pas en fermant les yeux pour que son souhait se réalise ?)

V. Pistes de travail après le spectacle

On peut travailler sur le spectacle vivant que l'on vient de voir

- raconter ce qu'on a vu, compris, aimé (ou pas compris, pas aimé)
- décrire le décor, les lumières, la musique
- expliquer l'utilisation de la vidéo
- commenter le jeu des 2 acteurs qui jouent les enfants
- décrire l'expérience d'être spectateur de théâtre, décrire les autres, le public, son comportement

On peut raconter ses manies, ses rituels et proposer des explications. Pourquoi on fait ça ? Par goût du jeu, pour conjurer nos peurs, nos angoisses... ?

On peut débattre sur le sujet grave (et douloureux parfois) de la séparation des parents, du divorce.

A partir du spectacle ou de la lecture de la nouvelle *Le compte est bon* d'Hervé Giraud

On peut travailler sur la symbolique des nombres, des chiffres dans les contes, les textes sacrés, sur l'utilisation des chiffres et des nouvelles dans les comptines et les listes (*un, deux, trois nous irons au bois...*)

On peut travailler de manière plus scolaire sur un extrait du livre de Nathalie Kuperman : questions, réécriture, rédaction

On peut faire lire *Les signes*, de Nathalie Kuperman en entier et toutes les nouvelles de H. Giraud éditées chez Thierry Magnier sous le titre *Pas folle la guêpe*.

Petite bibliographie

Nathalie Kuperman, *Les signes*, Ecole des Loisirs

Hervé Giraud, *Pas folle la guêpe* (Nouvelles)

Philippe Delerm, *C'est bien*, Milan poche Junior

Philippe Delerm, *C'est toujours bien*, Milan poche Junior

LES SIGNES

Pathalie Kuperman

Collection Neuf Ecole des Loisirs 96

CHAPITRE 1

Je compte jusqu'à neuf et je ferme les yeux. Si, à neuf, le téléphone sonne, papa reviendra. Un, deux, trois, quatre...

– Blanche!

C'est ma mère.

– Viens mettre la table!

Tant pis pour elle. Si je ne peux pas compter tranquille, je ne pourrai pas faire revenir papa. Je quitte ma chambre et me dirige vers le buffet:

– Je sors combien d'assiettes?

– À ton avis?

– Ben, je ne sais pas, moi.

Tous les soirs, quand maman me demande de mettre le couvert, je lui pose la même question. Je sais que ça l'énerve. Mais je le fais exprès. Depuis que papa est parti de la maison, on n'est plus que trois. Maman, Jérôme et moi. Je n'aime pas ce chiffre. Il est impair. On ne peut pas le diviser par deux, et, moi, j'aime tout ce qui tombe juste.

Je sors trois assiettes sous le regard noir de maman qui ne se donne plus la peine de répondre. Jérôme révise ses maths dans sa chambre pour une interro. Et quand Monsieur fait des maths, on a ordre de ne le déranger sous aucun prétexte. Il est fou furieux parce que, moi, je suis super-forte en maths, et pas lui. Il ne sortira de sa chambre que pour passer à table et prendra l'air absent de celui que la conversation ennue. C'est lui qui débarrasse la table, en bougonnant bien sûr, mais maman exige qu'il le fasse pour que chacun participe.

Depuis que papa est parti, on se relaie pour descendre les poubelles. Et franchement, à l'idée d'entrer dans le local à poubelles, j'ai le cœur qui se soulève tellement ça sent mauvais. Papa était courageux. Il doit repenser à ça de temps en temps et il est peut-être triste de savoir que son départ nous oblige à respirer cette odeur.

Voilà, le couvert est mis. J'ai fait bien attention à ce que les dents des fourchettes soient en l'air. Quand les dents sont tournées vers la table, c'est mauvais signe. Si je veux que papa revienne, il faut que je mette toutes les chances de mon côté.

– Jérôme! À table! crie maman.

Rien ne se passe.

– Blanche, va dire à ton frère qu'on passe à table, je n'ai pas envie de crier dit maman qui vient de crier.

Je m'arrête devant la porte de la chambre de Jérôme et je frappe quatre coups. Pas de réponse. J'ouvre et j'aperçois mon frère en train de lire une BD en se balançant sur sa chaise, le walkman sur les oreilles. Dingue! Et dire qu'il fait croire à maman qu'il travaille, que moi je mets la table pour qu'il révise tranquillement, et que...

– Qu'est-ce que tu fiches dans ma chambre?

Base cinq : je me suis encore fait gronder parce que j'ai mis une assiette de trop. Gronder est un bien grand mot. Disons que maman a repris l'assiette en trop et l'a reposée un peu violemment sur la pile dans le placard. Je ne le fais pas exprès, ça date de l'époque où je mettais la table sans savoir compter, une assiette pour papa, une pour maman, une pour mon frère plus une autre par terre pour le chien de la famille. Ça date du temps où la vie allait de soi ; celui où je réussissais juste à faire du vélo en lâchant une main.

Papa n'est plus là mais c'est trop tard, j'ai intégré la quantité de convives et c'est devenu un automatisme.

On était cinq. La base, c'est cinq et en principe c'est fait pour durer. Une unité de cinq ça fait une famille, une famille, ça fait cinq assiettes. Jusqu'à aujourd'hui, je ne m'étais jamais posé la question. Du moins jusqu'au jour où papa a dit qu'à partir de maintenant il ne prendrait plus ses repas à la maison, qu'il n'y dormirait plus non plus, ni ne rentrerait plus le soir, plus jamais.

Base quatre : quatre n'est pas un bon chiffre et quand je retire l'assiette en trop parce que maman se fâche, je n'aime pas le vide que ça laisse sur la table. Je n'aime pas non plus les repas sans papa, je n'aime pas maman sans papa parce qu'elle crie souvent après nous depuis qu'elle ne peut plus crier sur papa.

Base sept : maintenant, je sais compter jusqu'à l'infini, lâcher les deux mains sur mon vélo mais je me plais à régresser consciencieusement. Un week-end sur deux, je mets la table chez papa. J'aime beaucoup ça ; j'établis comme avant une correspondance terme à terme entre les visages et les assiettes. Il n'y a pas seulement papa, il y a aussi sa nouvelle femme, les deux filles de sa nouvelle femme, mon frère, mon chien et enfin moi. Sept est un bon chiffre et quand j'oublie une assiette ou que j'en mets une en trop, la nouvelle femme de papa (qui n'est pas ma mère) corrige l'erreur sans cogner la vaisselle et parfois même en me caressant les cheveux.

– Plus il y a de monde autour d'une table, plus il y a d'amour, me dit-elle.

Je réponds :

– Plus il y a d'amour, plus c'est difficile de se faire entendre et moins on a de chance d'attraper le dernier surimi.

Base deux : mes parents ont une partie noire et invisible. Ils ne sont pas blanc-blanc comme sur la photo de mariage qui est dans l'album. Mon petit doigt m'a dit qu'ils ont aussi une existence propre dans laquelle interviennent d'autres paramètres et d'autres projets que celui de m'aimer dans une même unité d'action. Mes parents ne sont pas seulement des parents, ils sont des individus uniques, avec des désirs que j'ignore et il y a bien longtemps qu'ils ne croient plus au Père Noël. C'est pour ça d'ailleurs qu'ils ont fini de jouer.

Base dix : « Famille nombreuse, famille heureuse », disait ma mère avant que mon père ne nous quitte. Ce matin, je fais des Playmobil dans ma chambre, chez mon père. Je joue à fabriquer une petite famille avec des personnages en plastique. J'invente une progéniture que je fais vivre. J'y mets autant d'enfants et de chiens que je veux, et pour rigoler, j'en ai même mis un tout noir. C'est un enfant adopté. Ma famille inventée comporte dix membres. Le père, la mère et huit enfants magnifiques alignés du plus grand au plus petit plus un nombre de chiens incalculable et même un rhinocéros. C'est une famille qui ressemble aux deux miennes, celle que j'ai du côté de ma mère ou celle que j'ai du côté de mon père. Dans chacune, il y a des gens qui s'aiment et qui passent du bon temps ensemble. Je suis sûr que plein d'enfants rêvent de vivre dans des familles aussi cool et nombreuses. Pas seulement nombreuses par le nombre d'individus qui les compose, mais par le nombre de familles auxquelles on appartient, une côté père, une autre côté mère.

Base un : ils doivent se dire : « Qu'est-ce qu'il est calme quand il joue ! » Je ne suis pas calme, je suis. Ça me suffit. Je suis moi. J'ai compris que mon père ne m'a pas quitté, il a seulement quitté ma mère. J'ai compris que ma mère, pour mon père, ce n'est pas sa mère, c'est sa femme. Elle ne fait pas partie de son monde dans lequel il a grandi et appris à mettre le bon nombre d'assiettes. Ils se sont connus quand ils étaient déjà des adultes et qu'ils avaient déjà intégré des bases mathématiques de compréhension du monde et de dressage du couvert. J'ai compris que l'enfance, c'est la base de la famille et pas le contraire. Changer de maison une semaine sur deux n'est pas plus compliqué que de changer de slip, finalement.

En fait, je frime. Je n'ai rien compris à ce qui se passe, mais aussi vrai que j'existe et que je saigne quand je fais une culbute avec mon vélo tout-terrain, aussi vrai que mon sang a la capacité de se disperser en gouttes qui jamais ne se reformeront, je sais que les parents peuvent se séparer, s'aimer, se regrouper, se démultiplier, se multiplier, partir et se diviser et que pour moi ça ne change rien, je les aime et ils m'aiment pareil.